

Une vocation pyrénéenne
par
Paul DEHEUVELS



J'ai découvert les Pyrénées en 1964, après que mon père eut acheté une métairie en ruine sur les terres pauvres d'une colline du Tarn. L'aménagement de cette propriété occupa mon père, ma mère et moi-même dans une suite ininterrompue de travaux, pendant la totalité des vacances scolaires. Cette région voit s'affronter en permanence le vent d'ouest dominant, et le vent d'Autan venu de l'est, queue de mistral soufflant par tourbillons et bourrasques chaudes d'origine méditerranéenne. Au moment précis de bascule entre le vent d'ouest et celui de l'est, un instant de calme permet d'apercevoir, au loin, toute la chaîne des Pyrénées. Le point le plus proche de notre maison était un « M » majestueux, que j'observais à la jumelle. J'appris plus tard qu'il s'agissait des pics de Soularac et de Saint-Barthélemy, à 80 km à vol d'oiseau, au-dessus de Lavelanet et du château de Monségur. Dès l'instant où je les aperçus, je fis le serment de les gravir. C'est ainsi que je devins pyrénéen de cœur, avant même d'aborder toute ascension digne de ce nom.

Je passe sur des années de vie. Pour accéder aux montagnes, il fallait un véhicule. Je n'eus ma propre voiture qu'en 1969, et la première chose que je fis fut d'aller voir de près ces belles montagnes. Se rendre à Monségur est à la portée du premier venu. Par contre, il me fallut plusieurs tentatives pour trouver un sentier qui menait au pic de Soularac. La première fois, je me perdis dans un océan de ronces, et je trouvai enfin, après nombre d'essais infructueux, le bon chemin pour l'escalader. J'y emmenai mon père peu de temps après. Une arête vertigineuse relie le sommet du Soularac au Saint-Barthélemy. Sur ce dernier, on découvre une sorte d'autel qui servait, autrefois, aux feux de la Saint-Jean, fort opportunément institués par l'église pour remplacer le culte païen de Mithra. Une bonne partie des roches de cette montagne était composée de talc, et on pouvait apercevoir, en dessous, les carrières de Trimouns, exploitées par la Société des Talcs de Luzenac.

Après une ascension dont je garde un souvenir ébloui, je ramenai mon père dans le Tarn, au milieu d'un orage épouvantable. Nous fîmes escale à l'Hôtel de France à Castelnaudary pour y déguster un délectable cassoulet. Faut-il préciser que la réalité d'aujourd'hui n'a rien à voir avec celle que nous avons connue. Je fis l'expérience, en tout cas, des sentiers pyrénéens, qu'il fallait explorer et découvrir en l'absence de tout repère. A Paris, je devins un visiteur régulier de la Librairie des Alpes, en y achetant tout ce qui pouvait exister comme guides et récits pyrénéens. C'est à cette époque que je me suis procuré les ouvrages de Russell (l'édition du Gave), de Ramond de Carbonnières (le Voyage au Mont Perdu), sans parler des guides Joanne, et bien d'autres ouvrages, datant surtout de la deuxième moitié du XIXème siècle. Au début des années 70, c'est à peu près tout ce qu'on pouvait trouver comme répertoires d'itinéraires pyrénéens. Il n'y avait de guides sérieux que pour les Pyrénées centrales et occidentales (les guides Ollivier). L'Ariège était une sorte de désert inexploré sans trop d'informations à se mettre sous la dent. J'y ai d'ailleurs emmené ma jeune épouse Joëlle faire la pique d'Estats et le Moncalm, en deux jours sous les orages. Elle s'en souvient encore.

En 1971, j'eus le bonheur de me marier. Nous eûmes, l'année d'après, une petite fille, et passâmes ensuite quelques étés en famille dans le Tarn. faut dire que je tentai, dès le début, de convertir Joëlle aux excursions montagnardes. Ce ne fut que des années plus tard, lors d'une descente en rappel de la cheminée de Las Néous, au Balaitous, qu'elle me fit comprendre qu'elle n'avait pas vraiment le goût de l'escalade. Néanmoins, elle eut la gentillesse de me suivre pendant des décennies, en gravissant au passage tous les sommets importants des Pyrénées.

Et puis, nous allâmes explorer ensemble de nombreux autres massifs montagnards. J'appris, peu à peu, la pratique des escalades rocheuses difficiles. A Fontainebleau, d'abord, qui est une merveilleuse école, dans les parois rocheuses raides de la Sainte-Victoire ensuite, et plus tard avec des amis pour gravir le

Grand Paradis et la Grivola. Ce fut en Suisse, dans le Valais, que j'appris les techniques glaciaires (le saut de crevasses) avec un guide. Lors d'une de ces ascensions dans le Loetschenthal, nous fûmes pris, mon guide et moi à 3800 mètres d'altitude, par un coup de Foehn, nous obligeant à nous enfouir dans un trou de neige. J'en ai gardé un mauvais souvenir, ayant été à la limite de l'engelure. Malgré la beauté du massif de l'Aletschhorn, j'ai pris conscience que je préférais le rocher à la glace, et les Pyrénées aux Alpes.

Au début des années 1980, nous louâmes un chalet à Superbolquère, à deux pas de Font-Romeu, pour y passer le mois d'août en famille. L'idée nous en était venue après une conversation avec notre ami Rouxéville de la Société des Agrégés, aujourd'hui décédé, qui nous a initiés à la Cerdagne. En deux années, j'explorai toutes les arêtes jouxtant la vallée de la Carenga, et les montagnes des massifs du Puigmal et du Carlit. Ce fut une période de bonheur, avec un temps presque toujours au beau fixe, et des troupeaux de bouquetins à foison. Il devait arriver ce qu'il arriva, à savoir que je n'ai plus trouvé là-bas de nouvelle course à faire. J'en étais même arrivé jusqu'à escalader le Couloir Vermicelle, une raide cascade de glace, qui ne donne pas trop envie d'y retourner. A côté de celui-ci, le couloir Swann est une promenade tranquille.

Il était temps pour nous de partir vers des massifs plus hauts, et d'aborder les Pyrénées centrales. Nous y migrâmes grâce à des amis qui y étaient ancrés, le professeur Jean Bass, et Albert Baudrimont, qui a, d'ailleurs, laissé son nom à un pic jouxtant le Mont Perdu. Ils organisaient des camps d'été entre amis, destinés à explorer le cœur des massifs pyrénéens. Nous les avons suivis, une première fois pour escalader le Mont Perdu, et passer en Espagne pour remonter le canyon d'Ordesa. Une autre fois, ce fut l'Aneto et les sources de la Garonne, puis le Posets, raide montagne aux pentes croulantes, et aussi, les pics de Boum, le Maupas, et les massifs au-dessus de Luchon. C'est à l'une de ces occasions que je découvris l'hôtel des Voyageurs, à Gavarnie, avant qu'il ne soit progressivement dénaturé par le mauvais goût de ses propriétaires (les Vergez-Bellou). Je me souviens de l'été de mes 35 ans, où, accompagné de mon beau-frère, Hervé Cormerais, nous partîmes de l'Hôtel des Voyageurs passer la hourquette d'Allans, gagner le couloir de Tuquerouye, escalader les raides névés de la face Nord du Mont Perdu, puis faire, dans la foulée le Mont Perdu, le Cylindre et le Marboré. Nous gagnâmes ensuite la Brèche de Roland pour descendre l'échelle des Sarradets, pour revenir enfin, le même jour, à l'hôtel des Voyageurs. Arrivés affamés à l'heure du dîner, nous prîmes le menu complet garbure-truite-confit, fromage et dessert. Après ce festin, Hervé me regarda et me demanda « Tu penses comme moi ? ». Je lui répondis « Oui », et nous recommençâmes un nouveau menu complet. Bref, nous étions jeunes.

Lors d'un de mes passages à Gavarnie, je découvris l'existence des « Amis du Parc » par une affiche au bureau des guides. Le nom de l'association a changé depuis, et je crois qu'elle s'appelait, à l'époque, les « Amis du Parc National des Pyrénées Occidentales ». Sans trop réfléchir, j'envoyai une cotisation. Peu de temps après, je reçus une invitation de Jean Mastias, qui à l'époque était maître de conférences à la Sorbonne. Lors de cette réunion, je rencontrai Gaston Lucas, Bellifontain haut en couleurs, et Gabriel Judde. Nous devions, par la suite, entretenir avec eux de solides liens d'amitié. Durant plusieurs années, Gabriel Judde nous loua à Grust un appartement durant nos vacances d'été. La liste des courses que nous fîmes ensemble est trop longue pour être détaillée. Il faut, bien sûr, mentionner le Balaitous, la Faja de las Flores, le canyon de Niscle lors d'une belle aventure avec les Judde et les Lucas, et à peu près tous les canyons de la Sierra de Guara. Lors de la sortie à Niscle, l'aimable Jean Mastias fut victime d'un malaise cardiaque. Du coup, nous le vîmes moins souvent. J'ai fait, de mon côté, la plupart des sommets des Pyrénées, en y pratiquant des voies difficiles, jusqu'au niveau TD inclus, en solitaire ou avec un guide. J'ai compté que j'avais escaladé « en solo » plus de quinze fois l'arête nord-ouest de l'Astazou, et le mur du Cirque.

Nous rendîmes visite durant plusieurs semaines, Hervé et moi, à Michèle et Gabriel Judde en Équateur, où Gabriel avait été nommé conseiller culturel. Cela nous donna l'occasion unique de gravir une série de

volcans de 5000 mètres, le Pichincha, las Ilinizas, le Cotopaxi, le Tungurahua,..., dans un séjour aventureux marqué par un tremblement de terre et une révolution !

Pendant des années, j'ai encadré des sorties des Amis du Parc, en particulier pour le Balaïtous, les Astazous, le pic du Midi d'Ossau, le Mont Perdu, et bien d'autres sommets pyrénéens. Cette activité fut fort enrichissante sur le plan humain. Curieusement, je n'y ai pas développé de lien nouveau. J'ai offert, plusieurs fois, des sorties d'escalade à Fontainebleau aux Amis du Parc. Là encore, il ne s'est pas trouvé de nombreux amateurs. Je crois que le formalisme juridique qui s'est développé peu à peu aux Amis du Parc y est pour quelque chose. Il y a un réel problème de responsabilité civile pour les accompagnateurs bénévoles qui n'ont pas le statut de guide ou d'accompagnateur en haute montagne. Je me souviens d'une sortie au pic du Midi d'Ossau où la moitié du groupe devait être tiré à la corde pour monter dans les cheminées de la voie normale, et je ne parle pas de la descente. En fait, j'ai voulu emmener des amateurs peu entraînés dans de vraies courses, de niveau F ou PD, et il s'est trouvé bien des personnes pour y venir sans y être réellement préparés. Du coup, le groupe d'amis des débuts, les Judde, Jean Mastias, les Lucas, et aussi des personnes délicieuses sur le plan humain comme Guy et Paulette Fauvert, avec toute une liste, trop longue pour être citée, de montagnards expérimentés que nous avons pratiqués lors de nos premières sorties pyrénéennes des Amis du Parc, est resté inchangé dans le temps : un groupe d'amis pour l'éternité. J'oublie Jean Morer qui ne faisait pas partie des Amis du Parc, et avec lequel je fis l'escalade des arêtes du Marboré. Il arrêta la montagne après qu'il eut épousé une jeune femme qui avait le vertige. Quel dommage pour moi ! Je me souviens aussi d'Hervé Anest dont le sac, bourré de boîtes de conserves, dépassait toujours les vingt kilos. J'oublie mes enfants qui m'ont accompagné un peu partout, de la grotte du Casque aux canyons espagnols. Ma fille Camille a parcouru avec moi le GR20 du haut en bas. Que de bons souvenirs !

J'en viens à l'épilogue de ce recueil d'anecdotes. j'étais arrivé à une certaine habileté en escalade rocheuse, pratiquée plusieurs fois par semaine à Fontainebleau. J'avais même ouvert une voie avec un ami américain dans Liberty Bell, dalle de pierre élançée de la chaîne des « Cascades ». Un jour, j'éprouvai dans un passage difficile une vive douleur au genou. Un rhumatologue, consulté à l'occasion, me confirma mes pires craintes. Les cartilages étaient usés par tous les efforts, et toutes les descentes faites en courant. Les Pyrénées, c'est aussi un tas de cailloux qui font très mal aux genoux. J'ai eu le choix, ou bien de me faire faire des prothèses, ou de passer à une randonnée plus douce. J'ai suivi la deuxième voie, avec l'immense regret de devoir renoncer à ma passion première d'escalade solitaire. J'ai quand même eu la consolation de rencontrer un ours dans une de ces marches longues et solitaires vers un lac perdu. Nous avons eu très peur l'un de l'autre, chacun étant surpris d'une intrusion sur son territoire.

C'est la morale de l'histoire. Je me souviens de Jean Bass, professeur à l'École Polytechnique, qui pratiquait la haute randonnée pyrénéenne avec passion. Je l'avais rencontré à Paris à la mi-juillet. Je lui avais alors fait le reproche de ne pas avoir filé immédiatement aux beaux jours dans ces montagnes qu'il aimait tant, alors que rien de sérieux ne le retenait en Île-de-France. Il me répondit qu'il attendait sa retraite pour s'en donner à cœur joie. Le jour de celle-ci, un infarctus le frappa, qui lui interdit de grimper plus d'un étage de sa maison. Pour lui, les Pyrénées, c'était fini !

Ainsi va la vie. il ne faut pas remettre au lendemain ce qu'on peut faire le jour même. Pour ce qui me concerne, je suis maintenant revenu au point de départ, contemplant au loin la chaîne des Pyrénées du haut de notre colline familiale du Tarn. Je ne regrette qu'une chose, d'avoir emmené mon épouse dans des voies d'escalade qu'elle n'a pas véritablement appréciées. J'espère qu'elle me l'aura pardonné après des décennies de malentendu. Malgré tout ce furent des bons moments que je ne regretterai jamais. Je pense aussi, avec nostalgie, aux semaines de juin passées à camper seul entre le Marcadau et l'Espagne, où la neige recouvrait les sentiers qu'il fallait deviner dans les pentes raides. Je pense aux Espagnols que j'ai sauvés lors d'une escalade de l'arête du Taillon. Ils étaient bleus d'y avoir passé la nuit sans pouvoir passer un surplomb. On rencontre beaucoup de fous dans les massifs pyrénéens, des passionnés de la

montagne, sans grande prudence, mais peut-on leur reprocher de vivre intensément ? Nos chers amis du parc s'en vont maintenant les uns après les autres, comme tous ceux de notre génération. Les jeunes pyrénéistes arrivent quant à eux dans un univers réglementé, bien différent de l'espace sauvage que nous avons connu. Il n'est plus possible de descendre les canyons de la Sierra de Guara sans équipement normalisé. Nous avons fait tout cela en maillot de bain dans le froid des rios. Que dire des bivouacs désormais interdits ? Nous avons connu la Liberté, et vivons désormais dans nos souvenirs. Je ne saurais trop remercier au passage nos amis Gabriel et Michèle Judde de tous les bons moments passés ensemble en montagne et ailleurs. S'ils n'avaient pas été là, notre vie montagnarde aurait été, sans doute, bien triste.